Compte rendu

Pennac, Daniel. *Journal d'un corps*, Paris : Gallimard, 1^e éd. 2012 ; 2^e éd. augmentée, 2014.

Chris Reyns-Chikuma
University of Alberta

On connaît Pennac, auteur de romans originaux comme *Au Bonheur des ogres* (1978) et d'essais non moins impertinents comme *Comme un roman. Journal d'un corps* est l'un et l'autre.

Évidemment chaque œuvre littéraire est unique et aujourd'hui se dit telle. Mais celle-ci est vraiment particulière et l'auteur nous la présente ainsi : « Je veux écrire le journal de mon corps parce que tout le monde parle d'autre chose » et cela n'a « jamais été fait » (4^e de couverture). Car « l'air du temps réclame des réponses, particulièrement aux questions qui ne se posent pas » (264). Il s'agit de « raconter » une vie à travers des entrées portant uniquement sur un rapport corporel au monde, aux autres et à soi. Ainsi trouve-t-on des entrées sur toutes les parties du corps (tête, torse, « bite », intestins, pieds, nez, etc.,) et toutes les fonctions corporelles (digestives, sexuelles, respiratoires, etc.,). L'index fourni en fin de volume en donne une idée assez complète.

Il s'agit d'un journal fictionnel puisque celui-ci fait remonter la naissance de son « auteur » à 1924 et le fait mourir en 2010 alors que Pennac, est né en 1944 et est toujours vivant. Cette fictionnalité ne rend pas moindre son authenticité ou son intérêt. Il est évident que ce journal est une « construction » basée néanmoins sur du matériau vécu.

L'auteur divise son texte en neuf parties plus ou moins proportionnelles au nombre d'années : les divisions correspondent aux périodes de la biographie du personnage. La biographie est elle-même marquée dans certains cas plus évidemment que dans d'autres par la grande Histoire. Ainsi la partie la plus courte est celle de la Deuxième Guerre mondiale, car le personnage s'étant engagé dans la résistance sur le tard et un peu malgré lui, n'a plus le loisir, ni intérêt d'ailleurs, à tenir un journal après cette date et jusqu'à la Libération ; d'où un « trou de deux ans » (121). Il y a d'autres interruptions dont la dernière est due au fait qu'« après la mort de Grégoire [son petit-fils], l'observation de [s] on corps a perdu tout intérêt » (403). Chaque entrée de longueur variable, de quelques lignes à quelques pages, est aussi contextualisée biographiquement, car cette attention au corps manquerait

de sens sans un contexte social et historique. La technique de contextualisation principale est l'addition aux entrées de journal d'une « note à Lison », sa fille. Cette adresse à sa fille est renforcée par sa conscience du « genre » (*gender*) reprise en 4e de couverture :

50 ans et 3 mois

Jeudi 10 janvier 1974

Si je devais rendre ce journal public, je le destinerais d'abord aux femmes. En retour, j'aimerais lire le journal qu'une femme aurait tenu de son corps. Histoire de lever un coin de mystère. En quoi consiste le mystère ? En ceci par exemple qu'un homme ignore tout de ce que ressent une femme quant au volume et au poids de ses seins, et que les femmes ne savent rien de ce que ressentent les hommes quant à l'encombrement de leur sexe.

La nouveauté vient du fait que l'énorme majorité des journaux et fictions sont racontés à partir de l'esprit, au sens d'idées ou même de sensations, mais filtrées par la tête. Ici on a des entrées venant « directement » des parties du corps. Cela pourrait être vulgaire ou même scatologique et cela l'est parfois, comme la vie peut parfois l'être, mais ces mêmes entrées sont contrebalancées par un ton ou des anecdotes superbement burlesques et rabelaisiennes (voir « les endives braisées », 287), c'est-à-dire des réflexions sur la vie ordinaire et concrète où même des « sentiments » sont ici perçus et rendus par des énoncés anti-idéalistes : « en parlant – assez souvent – de l'angoisse dans ce journal, je ne parle pas de l'âme [...] » (298). Pour appuyer ces réflexions, Pennac cite ou fait appel à d'autres auteurs qui eux-mêmes ont « travaillé » sur le corps. Ainsi Montaigne qui est cité plusieurs fois, mais aussi Garcia Márquez, Kurosawa, Magritte, etc., parfois sur la cruauté de la vie, parfois pour critiquer le sexisme ou machisme. L'auteur est conscient que cette attention au corps peut mener à l'hypocondrie (137), mais l'humour équilibre le côté trop sérieux (voir l'entrée sur l'obsession de la musculation de l'adolescent). Ainsi peut-on conclure par une citation qui résume bien le livre : « Au fond ma chérie [à Lison, sa fille], je trouve drôle d'avoir tenu ce journal toute ma vie. Ce qui ne veut pas dire que je le trouve drôle. » (308).